

la vitesse et le règne de l'instant, la littérature reste un outil vital pour que les hommes puissent encore se comprendre. D'ailleurs, elle explique la mode du *Storytelling* par le besoin impérieux de fictions à même de décrire et représenter le monde. Or, selon elle, il n'y a rien de tel que les romans et les livres en général pour satisfaire ce besoin. Le lecteur averti l'aura compris : au-delà de la cohérence de son argumentaire, cet essai est surtout une ode à la littérature et à la lecture.

Sakho Jimbira Papa Cheikh

CREM, université Paul Verlaine-Metz
jimbira2000@yahoo.fr

Buata B. MALELA, Les écrivains afro-antillais à Paris (1920-1960). Stratégies et postures identitaires. Paris, Karthala, 2008, coll. Lettres du Sud, 468 p.

Bien qu'occupant toujours une position instable entre études littéraires et sciences sociales, la sociologie de la littérature a connu depuis une vingtaine d'années un renouveau remarquable lié au développement de la théorie du champ littéraire. Y ont sensiblement contribué des chercheurs en littératures francophones (essentiellement belge, suisse et canadienne) qui étaient bien placés pour observer les effets de la doxa de la « littérature française » et réaliser ainsi la nécessité d'une approche sociale et réflexive de celle-ci. Le livre de Buata Bundu Malela vient attester que la recherche sur les écrivains noirs de langue française est toujours plus partie prenante dans cet essor sans précédent.

Issue d'une thèse dirigée par Pierre Halen et Paul Aron, l'étude vise à rendre compte des discours des écrivains originaires des Antilles françaises et de l'Afrique subsaharienne sous domination française, dans le Paris de l'ère coloniale (1920-1960). Cherchant à élucider les stratégies d'émergence de ces écrivains au cœur d'un univers qui ne leur est pas franchement favorable, elle s'efforce de tenir ensemble leurs ajustements aux structures du « champ littéraire parisien » (passons sur le caractère quelque peu problématique de cette formule), d'une part, et, de l'autre, le « rapport à l'Afrique » que chacun élabore à travers son œuvre. Une des originalités de la méthode suivie pour dégager des textes ce rapport à l'Afrique est l'usage du concept de « schèmes régulateurs de l'expérience » développé par l'historien de la philosophie Lambros Couloubaritsis. Les schèmes régulateurs organisent, par personnages fictifs interposés ou non, les expériences des écrivains (en matière d'amour, de violence, de parenté, de

voyage, etc.) avec le monde, notamment africain. Ils permettent une analyse comparative et différentielle des textes produits par les écrivains et les revues qui occupent les principales positions dans ce qui va devenir au fil des ans un champ afro-antillais à Paris. Les années 1920-1935 sont dominées par René Maran, écrivain mélanoderme d'éducation française qui prône l'assimilation politique, culturelle et littéraire de l'homme noir à la France universaliste. *La Revue du monde noir*, l'éphémère *Légitime Défense* et *L'Étudiant noir* sont toutes conduites à se positionner par rapport à la vision du Prix Goncourt 1921. Les interactions entre les prises de position toujours plus nombreuses créent une dynamique qui engendre un « champ afro-antillais en voie d'institutionnalisation » (expression qui nécessiterait une discussion plus approfondie).

On voit ensuite comment les principaux agents de ce « champ » tendent à le reconfigurer en se réappropriant les termes dans lesquels René Maran a posé le débat, notamment les schèmes régulateurs de son rapport à l'Afrique. Parmi eux, Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire, tous deux députés à l'Assemblée nationale dès 1945, et consacrés par de grands écrivains français, parviennent à s'ériger, chacun de son côté, en « nomothètes » du sous-champ afro-antillais, c'est-à-dire en agents capables d'instaurer un *nomos* ou principe de vision fondateur de ce champ. Ils le font en imposant le traitement littéraire du rapport à l'Afrique comme critère majeur du « véritable » écrivain afro-antillais (à noter que le concept bourdieusien de *nomos* est lui aussi en partie réinterprété par l'auteur). Chez Léopold Sédar Senghor, la revendication de l'émancipation de l'homme noir africain vient équilibrer sa nécessaire et salutaire assimilation. Dans ses textes, les expériences de vie correspondantes, dans leur rapport au continent noir, sont régulées et unifiées par le « schème de la parenté ». Stratégie aussi fertile qu'« ambivalente » (le mot est répété à plusieurs reprises, au cours d'une analyse positionnelle convaincante), et ce, d'autant plus que Léopold Sédar Senghor se laisse consacrer par Jean-Paul Sartre (préfacier de son *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* de 1948) dont il reprend en partie la thèse de l'engagement sans s'y soumettre. Aimé Césaire, quant à lui, rejette radicalement la thèse assimilationniste, au nom d'une authenticité antillaise dont le berceau est une Afrique édénique d'avant l'esclavage. Dans son œuvre poétique et politique, c'est le « schème de la violence » qui préside aux expériences exprimant son rapport à l'Afrique. Malgré leurs désaccords, les deux figures fondatrices de l'écriture « noire » ne

s'affronteront toutefois jamais ouvertement, chacun étant l'allié objectif de l'autre dans le délicat travail de légitimation de cette écriture au centre de l'univers littéraire français. Peut-être d'ailleurs est-ce cela qui explique que, si la notion de « négritude » apparaît pour la première fois sous la plume d'Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor semble l'avoir reprise et mise à profit comme si de rien n'était.

Pendant ce temps, la revue *Présence Africaine*, fondée en 1947 et parrainée par Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Emmanuel Mounier, etc., a achevé de consolider, en l'institutionnalisant davantage, le sous-champ littéraire afro-antillais, désormais intégré dans le champ littéraire franco-français. Enfin, dans une troisième phase, l'étude se consacre aux positions d'Edouard Glissant et Mongo Beti, produits d'un mélange de conformité et d'opposition aux principes nomothétiques respectivement d'Aimé Césaire et de Léopold Sédar Senghor. Dans leurs textes, la prédominance du « schème du chemin » permettra une remise en cause partielle et subtile de l'hégémonie césairienne ou senghorienne, offrant ainsi à l'espace des possibles afro-antillais de nouvelles perspectives. Ce troisième mouvement est traité avec une acuité d'analyse encore plus sensible que précédemment, dans la mesure où, s'appuyant sur les diverses étapes descriptives déjà parcourues, il permet d'appréhender plus finement les stratégies des nouveaux entrants et leur inscription dans les réseaux existants.

Enfin, on soulignera la fertilité de cette méthode explicative qui consiste à combiner la théorie du champ littéraire de Pierre Bourdieu et les concepts néokantiens de Lambros Couloubaritis. Toutefois, ces derniers auraient mérité d'être rapprochés des « schèmes de vision et de division » qui structurent l'habitus, concept peu présent dans l'étude, alors qu'il conditionne et est conditionné par celui de champ, utilisé systématiquement quant à lui. Ce qui rend corrélatifs les deux versants – les positions avec leurs stratégies et postures identitaires et les prises de position avec leurs schèmes régulateurs d'expérience –, n'est guère explicité qu'en termes de « correspondance », de « transmutation » ou d'« homologie », laissant de côté le produit de l'incorporation des structures sociales qu'est l'habitus. La notion de « posture », qui désigne une « singularité positionnelle » (une manière singulière d'occuper une position), est peu exploitée malgré sa présence dans le titre du livre et ne permet pas vraiment d'y voir plus clair. Et quand l'auteur dit que sa lecture des textes munie du concept de schème régulateur

« n'intéresse ni la stylistique, ni la poétique, ni l'analyse thématique, ni la narratologie, ni l'imagologie, etc. », c'est-à-dire ne concerne pas les études littéraires, il semble se rapprocher davantage de la démarche socio-philosophique d'un Lucien Goldmann que d'une analyse sociologique de textes littéraires.

Mais ces quelques remarques ne font que témoigner de la vertu stimulante de la lecture du livre de Buata Malela. En outre, il convient de saluer le fait qu'à aucun moment l'auteur ne verse dans la revendication identitaire qui est le travers de plus d'une étude sociohistorique des rapports (littéraires) afro-occidentaux. Aucun projet de valorisation d'une quelconque « africanité » n'émane de son propos, guidé par un souci heuristique des plus constants et jamais en défaut de rigueur analytique. L'auteur ne se prive d'ailleurs pas de signaler en quoi les constructions identitaires des divers protagonistes manifestent, souvent à leur corps défendant, la soumission à la doxa raciale « blanche », le corps « noir » n'étant que très rarement remis en cause comme l'un des socles de cette doxa, un peu à l'image de l'attachement involontaire de nombre d'auteurs féministes au corps sexué construit par le dominant masculin. Où l'on voit que, par leur cohérence et leur portée, par les réponses qu'ils contribuent à apporter à la question de la communication dans ses rapports avec l'« identité » notamment, les multiples résultats obtenus par l'enquête de Buata B. Malela devraient intéresser cette autre discipline métissée que sont les sciences de l'information et de la communication, lesquelles pourtant ne... communiquent guère avec la sociologie de la littérature.

Paul Dirckx

Centre Jean Mourot, université Nancy 2

Paul.Dirckx@univ-nancy2.fr

Isabelle MARC MARTÍNEZ, *Le Rap français. Esthétique et poétique des textes (1990-1995)*.

Bern, Peter Lang, coll. *Varia Musicologia*, 2008, 328 p.

Dans sa production sur le Hip Hop, Isabelle Marc Martínez constate que le rap français s'inscrit dans la tradition française du mariage entre musique et parole, sonorité et verbe, à l'instar de l'ensemble de la musique populaire française. De là, elle s'interroge sur la place qu'occupe le rap dans la culture populaire. Pour y répondre, elle part de l'hypothèse selon laquelle ce mouvement est une des manifestations de la diversité de la musique ou de l'art populaire, art désigné comme étant « la qualité d'être "aimé de tout le monde" » (p. 3). Isabelle Marc Martínez